

Une oeuvre, un regard
Académie Montesquieu - séance du 7 octobre 2024
SCENE PASTORALE « NABI » (Augustin Ferrando, 1930)

Il y a un peu plus de deux ans, le Musée des Beaux-arts de Bordeaux présentait une exposition intitulée « Contes au pays d'Arcadie » regroupant une quarantaine de peintures et d'oeuvres graphiques provenant des collections permanentes du Musée.

L'Arcadie... J'ai quelques scrupules à rappeler à mes savants collègues que l'Arcadie est ce pays mythique qui, selon la légende, aurait abrité dans une région reculée du Péloponèse et dans des temps très anciens, une civilisation pastorale parfaite dans laquelle les hommes, menant une vie frugale et austère, vivaient heureux. Elle a, hélas, disparu à jamais mais nous en gardons la nostalgie.

Parmi les oeuvres illustrant ce thème, l'une d'entre elles a tout particulièrement retenu mon attention : intitulée « scène pastorale nabi » ; elle est l'oeuvre d'un peintre orientaliste français de l'Ecole d'Alger, Augustin FERRANDO, qui vécut de 1880 à 1957. Donnée au Musée des Beaux Arts de Bordeaux par la fille du peintre en 1970, elle a fait l'objet de notices savantes, rédigées par Madame Isabelle Beccia, commissaire l'exposition, qui m'ont été très précieuses pour vous la présenter.



Cette oeuvre d'Augustin Ferrando, datée de 1930, représente effectivement une scène pastorale idyllique, dénuée de toute vraisemblance mais poétique, ce qui explique le qualificatif de « nabi

« qui lui a été attribué. Ce terme fait en effet référence à un groupe de peintres qui, à la même époque, cherchaient leur inspiration dans des voies nouvelles, par exemple dans des mythes, des légendes et même dans l'ésotérisme.

Or l'auteur de ce tableau, Augustin Ferrando, était avant tout un peintre réaliste très proche par sa technique de Gauguin et du fauvisme par le choix des couleurs extrêmement vives qu'il utilisait pour peindre ses sujets préférés : des paysages familiers ou des scènes de la vie quotidienne. Les femmes algériennes y occupaient une place majeure : femmes voilées de blanc déambulant furtivement dans des rues inondées de soleil, femmes sur des terrasses bavardant entre elles ou berçant leurs enfants, femmes invisibles dans une société dominée par les hommes mais aimées et respectées par le peintre.

Cette oeuvre aux teintes douces, au décor stylisé, représentant cinq femmes et un troupeau de brebis dans le sous-bois d'une orangerie constitue donc une exception dans la production de ce peintre et pour moi, une énigme.

Et puisqu'au terme de cette exposition, invitation était faite au visiteur de libérer sa propre « rêverie poétique » (je reprends ici des termes de Madame Beccia) je prends le risque de vous proposer ma lecture de cette oeuvre.

Regardons attentivement le cadre dans lequel se déroule la scène sur laquelle le peintre a visiblement voulu fixer notre regard : c'est un lieu d'une grande beauté, nimbé de la lumière tamisée d'un sous-bois, peut être d'une oasis, comme le suggère au premier plan la présence de palmes.

C'est aussi un lieu étrange, un jardin ou plus exactement un verger opulent où les arbres couverts de fruits, comme les buissons fleuris, sont répartis de façon rigoureusement symétrique en quatre parties ou zones. Points cardinaux ? Quatre saisons ? Je ne sais.. Mais tout d'abord, de quel jardin s'agit-il ?

Certainement pas du jardin d'Eden puisque les hommes en sont absents. S'agirait-il alors du jardin des Hespérides et de ses fabuleuses pommes d'or, gardé par les filles du titan Atlas ? Certes, bien des détails de l'oeuvre nous incitent à le penser : le nord de l'Algérie, où est né et où vit le peintre, est traversé par l'Atlas, les pommes d'or sont peut être tout simplement des oranges ici largement représentées, enfin, il est possible que jouant sur la traduction du mot latin « mela » qui signifie aussi bien « pomme » que « brebis », le peintre s'amuse de cette homonymie pour intriguer le spectateur. Pourtant il m'apparaît clairement que ce jardin ne peut pas être le jardin des Hespérides.

- Tout d'abord parce que les deux magnifiques jeunes femmes qui se font face au centre du tableau ne sont pas de farouches guerrières prêtes au combat mais de tendres bergères évoluant avec grâce au milieu de brebis en quête de caresses.

- Ensuite parce que l'éternité promise promise par les pommes d'or ne semble ici intéresser personne, bien au contraire. Au premier rang du jardin, là où s'épanouissent d'ordinaire des buissons de géraniums et de rosiers, les seules fleurs présentes sont des daturas blancs dont on connaît la toxicité mortelle.

Le peintre a-t-il voulu, comme l'avait fait Poussin dans son célèbre tableau consacré aux bergers d'Arcadie, rappeler que même en ce lieu enchanteur la mort est toujours présente ? Certainement...

Notons aussi que, comme en Arcadie, ce jardin n'a pas de clôture : A quoi bon ? après les orangers qui s'étendent à perte de vue, il y a des certainement des vignes puis des rangs d'oliviers. Après, c'est le désert, des terres à défricher, des marécages à assécher et plus loin encore, peut être, une autre ferme avec un jardin semblable à celui-ci.

Cependant, dans ce jardin on ne voit ni bassin ni ruisseau. Or, dans les jardins de l'Islam, l'eau, source de vie, occupe une place centrale, à la fois esthétique et fonctionnelle. Peut-on alors considérer que le miroir tenu par la jeune femme assise au premier rang, presque au bas de la scène, est le symbole de l'eau cachée mais bien présente ?

Alors, finalement, s'il faut identifier ce jardin je dirais qu'il ressemble beaucoup à ces jardins coloniaux plantés un demi-siècle plus tôt et que tous ceux qui achetaient des terres rêvaient de reproduire. Un roman, « le pays des autres » de Leila Slimani dont le grand-père marocain s'installa comme colon en 1930, en porte témoignage.

Mais, après tout le jardin n'est pas le sujet principal traité par le peintre, juste le cadre dans lequel évoluent cinq femmes et leur troupeau. Qui sont -elles ?

Ces femmes dont les visages dévoilés laissent voir qu'elles sont d'âge, de condition sociale et de couleur de peau différentes, savourent visiblement leur bonheur d'être réunies et en paix dans ce lieu. Leur attitude ne traduit ni hâte ni inquiétude et elles prennent le temps de respirer le parfum des fleurs, de se contempler dans un miroir ou de cajoler leurs brebis. Détail essentiel : une égalité parfaite semble régner entre elles, maitresses et servantes se témoignent mutuellement tendresse et respect.

Nous sommes donc très loin de ce qui constitue la réalité des rapports sociaux en Algérie comme en France en 1930. mais nous découvrons certainement la société à laquelle aspire Augustin Ferrando.

Il est intéressant de noter que ce tableau a été peint au moment même où la France célébrait avec éclat à Alger le centenaire de la conquête de l'Algérie. Des images d'archives conservées par l'INA et commentées dans un documentaire récent consacré à Albert Camus par le journaliste Georges Benhamou, montrent le président de la République française, Paul Doumergue, et la bonne société Algéroise admirant depuis leurs tribunes les prouesses de cavaliers arabes, chefs des tribus du Sud, leur rendant honneur.

Quelques spectateurs, dont le jeune Albert Camus, notaient et regrettaient que les populations autochtones aient été réduites à des rôle de simples figurants dans cette cérémonie. J'ignore ce que fut alors la réaction d'Augustin Ferrando mais il me semble que ce tableau est peut être la réponse à cette interrogation. Comme Camus qui deviendra quelques années plus tard son ami, Ferrando aspire à une société plus libre, plus fraternelle. Tous deux connaissent bien, pour l'avoir partagée, la dure vie des pauvres en Algérie. Tous deux souhaitent pour tous les humbles et plus spécialement pour les femmes enfermées dans leurs voiles et leur condition inférieure, un avenir meilleur. Et tous deux pensent que seule la France peut le leur donner..

Cette oeuvre me parait donc être une allégorie de l'Algérie coloniale, d'une Algérie en devenir qui n'a pas encore atteint son âge d'or mais qui, pensent-ils, l'atteindra.